

TALEB ALREFAI

Les Portes du paradis

roman traduit de l'arabe (Koweït)
par Luc Barbulesco

ACTES SUD/Sindbad

*Ma chère sœur Hayet
Souvenirs d'une vie, affection toujours
présente en nos rencontres.*

“On ne s’oppose pas au soleil de Dieu !” criait-il, debout face à moi. Nous marchions sur la plage, devant notre bungalow. Je ressentais de la gêne du fait de l’ardeur du soleil au-dessus de nos têtes.

“Le soleil est brûlant.”

Il s’arrêta et me regarda fixement. J’avais l’impression que son visage se déformait, que sa poitrine s’élargissait. Sa barbe noire encadrait son visage, et le tissu qui lui couvrait la tête avait un peu glissé, laissant à découvert une partie de son crâne, parfaitement rasé. Je ne comprenais pas la raison de sa fureur. Il agitait son index devant mon visage : “Ne t’oppose pas au soleil de Dieu !” Puis, sur un ton menaçant : “Votre châtement est proche ! Votre châtement est proche !”

Soudain il m’apparut vêtu du costume afghan, puis il me laissa sur le sable, sous le soleil brûlant, et entra nu-pieds dans l’eau. Un autre homme apparut à côté de lui, même taille, même coffre, même costume afghan, crâne rasé comme lui, ils marchaient dans la mer, bientôt rejoints par un troisième, puis un autre encore, c’était une troupe d’hommes sur plusieurs lignes, une armée d’hommes à la tête rasée, marchant dans l’eau, et répétant en écho : “Le châtement est proche ! Le châtement est proche !”

Je criai : “Ahmad ! Ahmad !”

Personne ne faisait attention à moi. Mon cri se perdit dans le tumulte des vagues. Une crainte étrange me serrait le cœur. À ce moment, la vague déferla, changea de couleur et s’empourpra, comme ensanglantée. Les vagues rugissantes étaient couvertes d’écume, elles atteignaient mon visage et mes vêtements, une odeur de sang qui coule m’emplissait les narines.

“Dieu est grand ! Dieu est grand !”

Je me réveillai au son de l’appel à la prière de l’aube, encore plein de la terreur de ce cauchemar, haletant. J’avais l’impression d’être couvert de taches de sang, et une odeur astringente flottait autour de moi. Cinq heures du matin... Pour échapper à ces visions qui me hantaient et semblaient imprégner jusqu’à mes vêtements, je me redressai sur mon lit, en répétant la formule apotropaïque : “Je cherche secours en Dieu, contre Satan le Lapidé !”

J’étais seul dans la grande pièce, tout était calme dans la maison, mon épouse Sheykha était dans sa chambre. En me passant la main sur le visage, j’ai eu l’impression de toucher des gouttelettes de sang. Après un moment je m’allongeai à nouveau sur le lit, mais le rêve était toujours là, comme présent à mes côtés, et mes narines restaient emplies de l’odeur du sang.

Je ne pouvais plus dormir. Une question m’obsédait : quel message m’apporte ce rêve ? J’avais toujours cru à l’importance de ce que nous disent les songes. Comme cette question roulait dans ma tête et mon cœur, je voyais devant moi Ahmad, l’air farouche, effrayant... Où se trouve-t-il en ce moment ? Que fait-il ? Est-il en bonne santé, ou bien blessé, malade ? Comment ai-je pu ainsi perdre tout contact

avec mon fils ? Il ne m'a plus appelé depuis longtemps. Que signifient donc son apparition en rêve, et la mer empourprée, et l'odeur du sang ? Des bribes d'informations à son sujet me parviennent de temps en temps ; il se trouve en Syrie, embrigadé dans un groupe armé islamique.

Depuis qu'il est petit, c'est lui mon préféré. Je prenais du plaisir à l'embrasser, à jouer avec lui, je le mordillais au flanc, à la cuisse, il riait aux éclats...

"Tu ne dois pas jouer uniquement avec Ahmad, occupe-toi aussi de tes autres enfants." Sheykha me rappelait à l'ordre à voix basse, je la regardais en souriant, et je hochais la tête en signe de compréhension... "Mais je l'aime !"

Ce rêve m'a fait peur. Dieu nous protège ! Je me suis levé, profondément troublé, obsédé par cette odeur de sang. Je me suis assis dans le salon, et de nouveau cette hantise : me considères-tu coupable du sort de mon fils ? Cette question adressée à moi-même m'a fait mal, elle s'était emparée de moi et emplissait ma conscience d'amertume et de chagrin.

Sheykha dort dans sa chambre. Ce n'est qu'au début de la soixantaine que je me suis senti gêné par ses ronflements, qui m'empêchaient de goûter la douceur du sommeil. À vrai dire j'ai le sommeil léger depuis ma jeunesse, je ne dors jamais que d'un œil, le moindre mouvement, le plus léger murmure me réveillent. Que dire alors des ronflements ! J'ai perdu le sommeil, si je m'assoupissais, je me trouvais brusquement sorti de mon sommeil, et je la regardais, plongée dans sa léthargie sonore. Je l'appelais par son nom, et du fond du sommeil elle me répondait : "Oui..." Je lui disais que son ronflement m'empêchait de dormir, je lui suggérais de

changer de position, de ne pas rester allongée sur le dos, elle se mettait docilement sur le côté, pour recommencer quelques instants plus tard, et moi de chercher à nouveau le sommeil qui me fuyait !

Bien des fois, je quittais sur la pointe des pieds le lit commun, avec mon oreiller, en prenant toutes les précautions pour éviter de la réveiller, et j'allais m'étendre sur le divan du salon. Mais si j'échappais ainsi à la gêne causée par ses ronflements, je ne trouvais pas le repos, et je lui dis un jour franchement : "Je vais désormais dormir seul dans une autre chambre." Ses yeux devinrent humides, j'eus la vision rétrospective de toutes ces années où nous avions partagé la même couche, elle resta silencieuse, me regardant d'un air d'amoureux reproche : "Ainsi tu prends tes distances avec moi !" Puis elle me dit, d'une voix comme imprégnée de larmes : "J'aurais voulu que tu restes avec moi dans notre lit commun, mais ton repos est plus important que tout, je dormirai seule..."

Lorsque je me trouvais dans le salon, j'avais l'impression que les ténèbres m'enveloppaient, accompagnées des fantômes surgis de ma mémoire... Notre mariage avait presque quarante années d'existence, elle avait vieilli, malgré tous les efforts qu'elle déployait pour garder un corps juvénile, mais les bourrasques du temps avaient ridé son visage, éteint l'éclat de ses yeux, aplati les doux reliefs de sa silhouette. Je me souviens d'un jour où, rentrant le soir à la maison, j'avais remarqué un changement indéfinissable dans l'expression de son visage, dans son regard, dans son sourire... "Que t'est-il arrivé ?

— Rien, j'ai simplement fait une injection de botox sur le front."

Je lui dis que j'aurais aimé qu'elle m'en parle avant, en ce qui me concerne d'ailleurs, j'aimais son visage tel qu'il était, avec la modestie de son expression.

“La spécialiste m'a promis qu'elle ne changerait rien à mon visage.”

Je la regardais, l'expression générale de bonté qui régnait sur sa physionomie s'était modifiée. Elle m'avait lancé, comme prise de peur : “Je suis affreuse ?

— Mais non, mais non, en tout cas le fait est que ton visage n'est plus tout à fait le même.”

Bien des années sont passées, nous nous sommes habitués l'un à l'autre, nous connaissons parfaitement la figure de l'autre, son haleine, sa manière de s'asseoir et de se mouvoir. Nous avons vieilli, et notre relation s'est comme usée avec nous. Je reconnais d'ailleurs que j'ai moi seul organisé notre vie commune, avec un strict partage des tâches : à moi reviennent les affaires, les contrats, les comptes et les voyages, à elle l'éducation de nos enfants et la gestion de la maison. Ce partage était l'objet d'un accord tacite, je me consacrais à mes affaires, et elle consentait pleinement à cette division des tâches.

Mon cœur était satisfait de trouver une épouse aimante et fidèle, j'étais content de voir sur ses traits sereins l'expression de ce consentement, sa docilité me rendait heureux. Mais je me rends compte aujourd'hui que je m'étais trompé, ce sentiment de sécurité a éteint en moi toute passion, je me suis éloigné d'elle, et ma relation avec mon épouse s'est affaiblie.

Je sens comme une sueur me couvrir le visage, une odeur répugnante de sang me prend aux narines. Je me lève et m'approche de la fenêtre du salon. Dans l'obscurité froide du jardin qui entoure ma maison,

le palmier oscille doucement. Le mois de février est le plus beau de l'année, au Koweït, fraîcheur et lumière adoucie. Je devrais me livrer à ma séance matinale de méditation, qui me permet en général de rester serein tout le reste de la journée, mais le mauvais rêve reste à côté de moi, je ne peux m'en libérer, il envahit ma poitrine, il me semble entendre les voix d'Ahmad et de ses camarades... Une question m'obsède : que me réserve l'avenir proche ?

Je ne me souviens pas du moment où j'ai commencé à prêter attention, régulièrement, à ce qui se passait en moi. J'entends encore les paroles de mon grand-père, le *nawkhoda* (le capitaine), j'étais un adolescent, il me parlait paisiblement, avec un voile sur les yeux : "Nous partions en mer sur notre barque sans moteur, à la voile, nous mettions notre confiance dans les vents et la miséricorde du Seigneur des mondes. Un capitaine doit apprendre à saisir les messages des vents, des étoiles, de l'obscurité, et de l'odeur de la mer. Il doit tenir compte de tous les signes qu'il perçoit. Tout phénomène a des signes avant-coureurs, que l'homme chanceux sait déchiffrer et prévoir, et vis-à-vis duquel il peut se préparer."

Avec le passage des années et des événements, j'ai appris à conjurer les effluves des messages devinés, à méditer sur les éventualités enveloppées d'incertitude...

Je me lavai le visage, pour en faire disparaître toute trace de mes rêves et, mû par la force de l'habitude, je descendis les marches du perron pour ramasser les journaux, bien que, ces derniers temps, je ne prenne plus de plaisir à leur lecture ; il n'y a plus que des informations locales médiocres, corruption

à tous les étages, les gouvernements se succèdent, des combats entre les fils de la même patrie, partout dans le monde des attentats terroristes... Une pensée troublante me vient : un jour j'ouvrirai le journal pour voir en première page la photo de mon fils en habit afghan, désigné par son nouveau nom : Aboul-Fath al-Koweïti...

Il y a de cela un an et demi, Othayman était entré dans mon bureau, avec dans le regard une expression indéchiffrable, pour me dire : "Grâces à Dieu ! Ahmad est maintenant l'émir d'un groupe djihadiste en Syrie, sous le nom d'Aboul-Fath al-Koweïti."

Il m'avait fallu un petit moment pour assimiler ce qu'il me disait là, avec un plaisir visible. "Comment as-tu appris cela ?"

Il me montra sur son téléphone une photo d'Ahmad, les cheveux longs, barbu, debout au milieu d'un groupe de jeunes gens habillés à l'afghane, la mitraillette levée ; sous l'image on lisait : le cheikh combattant Aboul-Fath al-Koweïti, émir. Je ressentis un haut-le-cœur, et je repoussai l'appareil. Après un instant de silence, je lui lançai un regard où il dut lire toute la répugnance qu'il m'inspirait, et lui demandai : "Tu es donc en contact avec Ahmad ?" Il y eut comme une hésitation sur son visage, et il répondit vivement : "Non, non... simplement je me tiens au courant." Je continuais à le regarder, le dégoût m'empêchait de lui accorder la moindre créance.

Le soir même, je recevais un appel d'un ami, directeur de la rédaction d'un quotidien local : "Mon cher Yacoub, désolé de te déranger, mais il faut que tu saches que..." Il me dit qu'il avait eu cette information par un correspondant en Syrie, proche des

groupes islamiques, et qu'il n'avait pas voulu la publier, par égard pour moi, et il conclut ainsi : "Nous ne voulons certainement pas voir les enfants du Koweït devenir des tueurs et des terroristes aux yeux du monde..."

Qui donc s'est joué d'Ahmad, qui lui a bourré le crâne en lui donnant le goût du sang ? Ainsi le voilà devenu Aboul-Fath al-Koweïti ! Et cependant je me donne bonne conscience : il n'y est pour rien ! Il a été élevé dans notre foyer, au sein de sa famille... Y a-t-il des torts de notre côté ? Avons-nous été négligents au point de le laisser entre les mains avides de ceux qui hantent les mosquées pour s'emparer de jeunes proies ? Peut-être sommes-nous tous coupables de négligence, de laisser-aller, c'est à cause de cela qu'il est devenu un terroriste...

Après avoir fait ma toilette et pris le petit-déjeuner, je me tins un moment devant le miroir de la chambre, qui couvre toute une paroi et illumine la pièce. Pendant que j'ajustais l'*oguel* et le tissu de tête, je sentis encore une fois cette odeur de sang. Comme j'ai l'air triste ! me dis-je à voix basse. Je pris le flacon de parfum pour m'en mettre sur la nuque et sur la paume des mains. Il me semblait voir, dans l'angle supérieur du miroir, l'image d'Ahmad, avec son turban. Je détournai le regard.

J'avais l'habitude, chaque matin, de passer dans la chambre de Sheykha, avant de sortir, faute de quoi elle me reprochait ensuite d'être parti sans lui dire au revoir. J'espérais cette fois-ci qu'elle serait endormie.

"Yacoub !" Sa voix était ensommeillée. Je m'arrêtai, attendant la suite. Elle se retourna, puis rejeta la couverture et s'assit au bord du lit. "Quelle heure est-il ?

— Il est huit heures.”

J’aurais préféré ne pas la réveiller.

“N’oublie pas, ce soir c’est l’anniversaire d’Abrar.”

Elle se leva du lit, et vint vers moi en traînant les pieds. “Tu sens bon !” me dit-elle, me regardant bien en face de ses yeux ensommeillés. Elle m’étreignit, je sentais l’odeur du sommeil sur ses cheveux. Elle murmura : “Je t’aime !”

Je ne sais pas pourquoi je ne trouve rien à dire en de semblables moments, ma langue est comme paralysée, et je suis envahi par une sorte de gêne, du fait de mon incapacité à répondre quoi que ce soit. Je m’en veux à moi-même, je lui en veux. Je fis comme si je n’avais pas entendu, et lui demandai ce que je pouvais apporter à Abrar. Ses bras se desserrèrent.

Je déteste sortir de chez moi en retard, même de quelques minutes. Depuis des années je me refuse à ce rituel du baiser matinal. J’espérais la trouver endormie, ou bien qu’elle se contentât de me dire quelques mots de son lit. Comme elle s’était levée et qu’elle me regardait, je lui dis : “Choisis un cadeau pour Abrar, et dis-moi le prix, je m’occuperai du paiement.” Je m’apprêtais à sortir lorsque j’entendis sa voix : “Et mon baiser ?”

Je surmontai ma contrariété, et mes lèvres effleurèrent sa joue et sa nuque. “Au revoir.” Je sortis, emportant mon reflet dans le miroir de sa chambre, mais dans ma fuite j’étais encore poursuivi par l’image d’Ahmad. Je faillis trébucher dans l’escalier, tellement je me sentais contrarié, obsédé par cette odeur de sang... Je n’éprouve aucune animosité contre Sheykha, simplement je ne peux pas l’embrasser tous les matins, ni me mettre au diapason

de ses sentiments ; parfois je m'interroge sur cette dissonance sentimentale entre nous.

J'ouvris la porte extérieure, et mon chauffeur Bayoumi vint en courant prendre ma serviette et ouvrir la portière : “Bonjour !

— Bonjour !” lui répondis-je, en m'installant sur le siège arrière.

Je serais de meilleure humeur si elle était restée dans son lit sans me parler, me dis-je en moi-même. J'étais chagriné de voir où en était arrivée notre relation.

“Au bureau principal ? demanda Bayoumi.

— Oui.”

Ma demeure se trouve dans le quartier d'al-Dâhiya, et mon bureau à al-Qibla, le trajet ne dure pas plus de dix minutes.

Aujourd'hui je rencontre les salariés de la société. Hier, Othayman m'a regardé d'un air étonné, lorsque je lui ai fait part de mon intention. “C'est la première fois que tu demandes à voir personnellement tes employés. Y a-t-il quelque chose qui ne va pas ?” Il se tenait debout devant moi, le visage mangé par une barbe hirsute, attendant mes instructions. J'ai répété : “Tu seras avec moi demain. Je veux voir tous les salariés, sans exception.” Il me dit que le total de ceux qui émargeaient s'élevait à cinquante.

“Prépare une liste de noms, classés par département, avec mention de la nationalité de chacun, de leurs diplômes, de leur fonction, et je les verrai par groupes de cinq.

— Entendu.”

Othayman, mon beau-frère, travaille dans ma société depuis trente ans, il est auprès de moi directeur

général chargé des affaires financières et administratives, il entretient des relations secrètes avec la pieuvre des groupes religieux intégristes, et avec les institutions financières islamiques ; ce qui nous permet d'obtenir des marchés considérables au mieux-disant, ce pour quoi je le garde auprès de moi, malgré l'aversion que j'éprouve à son égard.

La voiture glisse sans heurt dans la circulation. C'est une Mercedes noire, que je change tous les ans, j'ai pris cette habitude depuis la fin de l'occupation irakienne. J'ai un ami concessionnaire de la marque, c'est lui qui me réserve le dernier modèle, et me l'échange avec le véhicule de l'an passé.

L'avenue de Riyâd est encombrée ; au Koweït on ne sait jamais à quel moment la circulation sera plus ou moins dense, nous sommes arrêtés devant les feux de signalisation, on aperçoit au loin la tour de la Libération et le bâtiment de la Télévision. J'ai l'impression de respirer les effluves du parfum de la jeune femme.

Cette jeune femme que l'officier de sécurité avait fait reculer dans l'ascenseur, alors que j'arrivais lundi dernier au matin, il s'était interposé de toute sa carure massive : "Je vous en prie, monsieur le bey !"

Nos regards se sont rencontrés, j'ai entraperçu une partie de son visage, et j'ai vu l'éclat de ses yeux, son parfum, tout proche, m'a étourdi, j'aurais voulu rester là, pour la voir tout entière, visage et corps. J'avais l'impression que son regard me disait quelque chose que je ne savais pas. Son voile de tête était disposé de façon insolite, c'était un simple tissu léger qui lui couvrait les cheveux. Elle s'était écartée vivement, dissimulant son regard.

"Je vous en prie !"

Bayoumi m'avait invité à entrer dans l'ascenseur. Elle se tenait comme dissimulée derrière la corpulence du garde de sécurité, mais son parfum emplissait l'habitacle ; une fois la porte fermée, c'est le miroir du fond qui reflétait en partie son visage et son regard. Un instant j'eus l'idée de sortir de l'ascenseur avec elle, et l'aborder, faire connaissance. Mais je restais debout, respirant son parfum... Il me semblait qu'un appel émanait de ses yeux et de son visage, venant faire résonner en moi une corde secrète. Toute la journée son image venait me visiter, et quand je revins à la maison, elle était assise à côté de moi dans la voiture.

Le mardi, puis hier mercredi, je suis venu au bureau avec l'espoir de la rencontrer le matin, et d'avoir l'occasion de monter avec elle dans l'ascenseur, de deviner ses pensées... Mais devant l'ascenseur il n'y avait que l'officier de sécurité.

Toute la journée, mon esprit n'était occupé que d'elle, au point d'en être profondément troublé. Ses yeux me tenaient un discours muet, non seulement son regard, mais aussi son sourire, aperçu brièvement, et son geste de détourner le visage, ou encore celui de fermer les yeux. Je ne sais pourquoi, je l'imaginai la tête découverte, le visage rayonnant. J'avais l'impression confuse de l'avoir déjà rencontrée, d'avoir pris son visage entre mes mains, d'avoir déposé un baiser sur son front...

Elle avait presque le même âge que ma fille Sahar ! Je me disais : qui sait s'il n'y a pas là un message, et si je ne dois pas suivre ses pas...

À y repenser toutefois, je me sentais mal à l'aise avec cette obsession qui m'occupait l'esprit depuis trois jours. Je cherchais à éloigner son image, mais sa silhouette demeurait, persistante, bien présente

devant moi, et son parfum embaumait l'air que je respirais...

Hier soir j'étais assis chez moi, sans dire un mot. Sheykha dit alors : "C'est l'absence d'Ahmad qui t'a ôté la parole..."

À vrai dire, les bribes d'informations qui me parviennent à son sujet me font souffrir, c'est une épine dans mon flanc. Je suis dans l'incertitude du lieu où il se trouve, je ne sais pas comment je pourrais le sortir de là, et le ramener au Koweït. Cette même question, sans cesse répétée, reste sans réponse : comment le sauver du cercle infernal du terrorisme et des combats fratricides ?

Comment sortiras-tu de Syrie, mon fils ? Tout en m'interrogeant ainsi, je me disais, avec un sentiment de mauvaise conscience : nous tous ici, Sheykha, les enfants, les petits-enfants, moi-même, nous vivons en paix, dans la tranquillité, et lui, il se trouve au milieu des combats, des explosions, parmi le sang versé...

Mon fils est à la tête d'un groupe terroriste qui combat en Syrie ! Et voilà qu'une fille inconnue croise soudainement ma route, et m'obsède l'esprit. Une question perverse se fait jour : et si elle n'était pas employée par la société ? Tous les employés en effet pointent à huit heures, par empreinte digitale. Je me souviens que ce jour-là je me trouvais devant l'ascenseur à huit heures et demie, elle était donc en retard – si elle est vraiment une de nos employés. Je vais demander à voir le registre des absences et des retards pour la journée de lundi. Mais s'il y a plusieurs retards, comment la reconnaître, je ne connais pas son nom. Pour me tranquilliser, je me dis à moi-même à voix basse : je la

verrai aujourd'hui parmi les employés que j'ai convoqués, et je la reconnaîtrai.

La voiture oblique vers la gauche, en direction du rond-point du Sheraton.

Est-ce possible ? me disais-je, que Yacoub Ashirâ', PDG d'une des plus grandes sociétés de travaux publics du Koweït, soit à ce point sous l'emprise d'une fille de passage... Je suis au milieu de la soixantaine, comment se fait-il qu'un regard féminin me trouble tant ? Je désire la revoir... Quelle corde secrète cette jeune fille a-t-elle touchée, pour éveiller ainsi une mélodie que je n'entendais plus depuis longtemps ?

Et cependant l'image de mon fils me dévore la chair et l'esprit, jour et nuit, je détourne le regard toutes les fois où je passe devant la porte fermée de sa chambre. Je ne sais comment me libérer de cette pensée et, curieusement, l'image de cette fille, ces deux derniers jours, n'a fait que raviver mon obsession !

Ces dernières années, je me suis souvent trouvé attiré secrètement par la fraîcheur et le parfum d'un corps féminin, je détourne alors le regard, je me contrôle, je réprime en moi la montée du désir, je garde le silence.

La voiture s'arrêta doucement devant l'entrée principale des bureaux de la société. Bayoumi sortit de la voiture pour m'ouvrir la portière. J'espérais la voir devant moi, mais dans le hall d'entrée, il n'y avait que la porte grande ouverte de l'ascenseur qui m'attendait.